



HAL
open science

Livres offerts

Frantz Grenet

► **To cite this version:**

Frantz Grenet. Livres offerts. Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2015, 159 (3), pp.1415-1422. hal-03879163

HAL Id: hal-03879163

<https://hal.science/hal-03879163v1>

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Livres offerts

Citer ce document / Cite this document :

Livres offerts. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 159e année, N. 3, 2015.
pp. 1415-1422;

https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_2015_num_159_3_94878

Fichier pdf généré le 16/04/2021

LIVRES OFFERTS

M. Frantz Grenet, correspondant français de l'Académie, a la parole pour trois hommages :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Pierfrancesco Callieri, professeur à l'université de Bologne, *Architecture et représentations dans l'Iran sassanide*, paru en 2014 à Paris dans la série des *Cahiers de Studia Iranica*.

Ce livre donne la version développée d'un cycle de cinq conférences prononcées au Collège de France dans le cadre de la série de conférences fondées par Ehsan Yarshater. L'auteur, professeur à l'université de Bologne-Ravenne, est aujourd'hui l'un des très rares archéologues occidentaux présent sur le terrain en Iran, dans le cadre d'une mission mixte italo-iranienne qui travaille dans le Fârs. C'est précisément cette présence régulière en Iran qui lui permet d'être bien informé des résultats des fouilles de sauvetage du Service archéologique iranien, fouilles qui souffrent encore d'un manque de publications, de surcroît presque uniquement en persan. Cet essor de l'archéologie nationale, initié notamment par notre regretté collègue Massoud Azarnoush quand il dirigeait le Service archéologique, est en train de renouveler profondément notre connaissance de l'archéologie sassanide, entre autres périodes. Pierfrancesco Callieri a également mis à profit un examen critique très attentif et pertinent des publications anciennes, et le résultat qu'il nous propose est impressionnant.

Les deux premières conférences sont consacrées l'une aux résidences royales et aristocratiques, l'autre à la question des sanctuaires du feu. L'attribution de tel ou tel monument à l'une ou l'autre de ces fonctions est souvent problématique et l'auteur s'efforce de raffiner les critères proposés par ses devanciers. Une évolution architecturale se dessine pour le mode de couverture des salles principales : la salle à coupole, *gumbad*, devient peu à peu spécifique aux Temples du Feu et le mot finira même par les désigner, tandis que l'architecture civile abrite les fonctions de prestige dans des *iwans* ou des salles à piliers voûtées en berceau. À la différence de l'Asie centrale où l'on manque de preuves quant à l'existence de chapelles domestiques, les deux grands manoirs aristocratiques les mieux connus, celui de Hâjjiâbâd et celui de Bandiyân, comportent incontestablement une zone réservée au culte.

Cette considération nous amène au troisième chapitre consacré aux décors de stuc. Ceux de Bandiyân, à la frontière du Turkménistan et donc déjà en lisière de l'Asie centrale, se présentent comme des reliefs plats et finement incisés dont la remarquable qualité artistique rappelle l'école khorassanienne de l'argenterie sassanide. Callieri fait progresser notablement

l'interprétation iconographique, en éliminant l'hypothèse d'images de divinités au profit d'une combinaison de scènes relatives à la vie aristocratique, à des exploits guerriers contre des peuples « Huns » (Chionites, Hephtalites ?), et à des scènes du culte du Feu dans un cadre familial. Il suppose que la salle dont ces stucs formaient le décor était réservée aux célébrations funéraires de la maisonnée. Pour ma part j'élargirais l'hypothèse à l'ensemble des grandes fêtes du calendrier religieux, au cours desquelles un notable se doit d'offrir un banquet après que le prêtre a célébré sur place un office de catégorie mineure, comme Mary Boyce put encore l'observer il y a un demi-siècle chez les Zoroastriens des campagnes de Yazd (*A Persian Stronghold of Zoroastrianism*, Oxford, 1977, p. 34-48, fig. 1a).

Les deux derniers chapitres examinent, d'une part, les reliefs rupestres, d'autre part la glyptique, deux secteurs en principe bien mieux connus que les précédents et qu'il traite sous l'angle des centres de production et des écoles artistiques locales, une approche résolument novatrice par rapport aux généralisations esthétiques ou typologiques qui trop longtemps ont dominé sans partage.

Le deuxième ouvrage que je dépose aujourd'hui est celui de Michael Shenkar, *Intangible spirits and graven images. Iconography of deities in the pre-Islamic Iranian world*, paru à Leyde en 2014. Il est issu d'une thèse de doctorat préparée à Paris. L'auteur enseigne maintenant à l'Université hébraïque de Jérusalem. C'est une première tentative, tout à fait réussie, pour donner un répertoire complet et commenté des images actuellement connues de divinités iraniennes dans l'ensemble de l'aire préislamique, à savoir les trois empires des Achéménides, des Parthes et des Sassanides, l'empire kouchan et ses successeurs en Asie centrale, avec aussi des aperçus sur l'art religieux des Scythes. Une telle entreprise était inimaginable il y a encore quarante ans, lorsque Jacques Duchesne-Guillemin, constatant la minceur du corpus documentaire, écrivait : « il n'y a pas d'art zoroastrien ». Depuis lors les matériaux se sont accumulés, mais, il faut d'emblée le préciser, beaucoup moins en provenance de l'Iran lui-même que de l'Asie centrale. L'auteur a pris en considération de manière critique les tentatives d'identification qui ont été proposées au fur et à mesure des découvertes par d'autres chercheurs, notamment Boris Marshak et moi-même. On comparera l'inventivité iconographique respective des différentes régions en notant que sur 220 images reproduites (certes parfois plusieurs pour le même objet), 17 % seulement proviennent de l'Iran sassanide, 25 % du monnayage kouchan et kouchano-sassanide de Bactriane¹, et 31 % de la

1. À propos du répertoire kouchano-sassanide (fin III^e et IV^e s.), très intéressant puisqu'il s'efforce de concilier une structure théologique sassanide avec une iconographie syncrétique héritée

Sogdiane, colonies comprises. Alors que pour l'Iran sassanide l'auteur identifie huit divinités au maximum, toutes des divinités majeures du panthéon avestique², pour la Sogdiane il considère qu'une vingtaine de divinités du calendrier, sur un total de vingt-sept ou trente (ce dernier chiffre prenant en compte les trois divinités non calendaires invoquées dans les prières des *Āfrīnagān*), ont fait l'objet de transpositions reconnaissables, ceci en tenant compte des supports les plus divers et de l'adaptation fréquente de modèles indiens à partir du VI^e siècle. Par contraste, la timidité iconographique de l'Iran sassanide trouve des justifications dans certains passages des textes zoroastriens pehlevi dont il ressort que la forme humaine des dieux relève du monde d'en haut et n'est perceptible qu'à des êtres doués de pouvoirs particuliers, au nombre desquels fut Zoroastre, tandis que dans le monde d'en bas ils se manifestent plutôt sous forme métaphorique ou animale.

Pour chaque objet discuté on s'est efforcé d'utiliser la meilleure image disponible, ce qui, pour celles tirées des publications soviétiques, ne veut pas toujours dire excellente. Pour la documentation de Pendjikent, principale source pour les peintures sogdiennes, le livre a pu bénéficier rétrospectivement de la libérale autorisation de reproduction jadis accordée par Boris Marshak. La méthode d'analyse utilisée, très rigoureuse, peut, par rapport à d'autres tentatives, être caractérisée comme plus critique et « fragmentante ». L'auteur insiste avec raison sur le fait qu'on ne peut pas traiter comme une galerie unique et un système iconographique bien structuré le répertoire sogdien qu'on connaît par plusieurs types de supports relevant d'époques et de statut sociaux différents : peintures murales de Pendjikent destinées à un public raffiné et aux goûts cosmopolites, reliefs funéraires des marchands sogdiens de Chine exécutés par des artisans chinois, figurines de terre cuite destinées à tout un chacun. Dans certains cas cependant on peut considérer l'approche comme un peu trop rigide : l'inventaire ne concerne que les dieux individualisés, pas les groupes divins, ce qui conduit à escamoter les Fravashis, sortes de Walkyries et anges gardiens des défunts, pourtant titulaires d'un jour du calendrier et dont on a à Pendjikent deux représentations bien reconnaissables (voir aussi, pour le Khorezm, la note d'information de A. Betts, F. Grenet *et alii*, dans ce volume). J'ai jadis tenté de démontrer qu'un autre groupe divin tout à fait

des Kouchans, on lira maintenant l'article pertinent bien que discutable sur quelques points de F. Sinisi, « The deities on the Kushano-Sasanian », *Electrum* 22, 2015, p. 201-225.

2. Les sources sont les reliefs royaux, les revers des monnaies, et de rares sceaux privés. Il est très remarquable que les plats d'argent, une catégorie majeure de l'art officiel et non officiel, ne figurent en fait de divinités que Dionysos, Isis et Sérapis (ces deux derniers sur un *exoticum* égyptisant récemment publié : M. L. Carter, P. O. Harper, *Arts of the hellenized East. The al-Sabah collection*, Kuwait, p. 304-309, où l'origine des motifs n'a pas été reconnue). On peut ajouter les divinités astrales Māh et Tishtar, mais en tant qu'éléments d'une horloge figurée sur le plat d'Anikovskaja à l'Ermitage.

central dans la doctrine zoroastrienne, les Amesha Spentas (« Immortels bienfaisants »), était figuré en collègue sacerdotal eschatologique sur la série des ossuaires de la région du Miankal en Sogdiane³ ; Michael Shenkar, comme avant lui Boris Marshak, admet des identifications partielles mais conteste l'idée du groupe, en considérant comme des personnages distincts des figures que je traite comme de simples variantes. La discussion est conduite avec acribie, sans toutefois me convaincre.

Cet ouvrage qui sera désormais indispensable à tous les iranistes a reçu le prix Ghirshman de notre Académie.

Le troisième ouvrage concerne lui aussi l'Iran sassanide, mais il est à caractère philologique, bien que les *realia* y soient elles aussi mobilisées. Issu lui aussi d'une thèse préparée à Paris, il est dû à M^{me} Samra Azarnouche, maître de conférences à l'École pratique des Hautes Études où elle m'a succédé dans l'enseignement des religions de l'Iran ancien. C'est l'édition-traduction commentée du récit pehlevi *Khosrow fils de Kawād et un page*, parue en 2013 dans les *Cahiers de Studia Iranica*. Ce texte était connu depuis longtemps mais n'avait jamais fait l'objet d'une édition véritablement fiable, en raison de ses difficultés dues notamment à la présence de nombreux hapax. Il s'agit d'un récit en partie dialogué qui met en présence le grand roi Khosrow I^{er} Anōshervan (531-579) et un page orphelin auquel il va accorder sa confiance après avoir testé ses compétences. Celles-ci relèvent de multiples domaines de la culture de cour, organisés en une sorte d'inventaire ouvert : connaissance des textes religieux (mentionnée en premier), chasse, polo, musique, astrologie, jeux de société ; vient ensuite une très importante section sur la gastronomie, suivie par la musique, les plantes et la symbolique de leurs parfums, ce qui amène aux qualités des femmes. Le récit se clôt sur une double mise à l'épreuve, par la séduction puis par la chasse. Il comporte en filigrane des thèmes de propagande : la liste des grands crus viticoles inclut une majorité de terroirs des provinces orientales nouvellement reconquises par Khosrow ; le récit-cadre lui-même, où le page issu de la petite noblesse désargentée va se voir finalement confier un important gouvernement provincial, illustre la volonté qu'eut ce souverain de s'appuyer sur cette catégorie sociale mise directement à son service pour briser l'hégémonie des grandes familles qui avaient failli ravir le trône à son père Kawād.

3. « L'art zoroastrien en Sogdiane », *Mesopotamia* 21, 1986, p. 97-131. Je trouve maintenant un argument additionnel dans la *Rivāyat pehlevī*, 48.99 : après le Jugement Dernier « Ohrmazd, les Amesha Spentas et tous les dieux [...] prendront forme humaine et viendront sur la terre (*be ō zamīg āyēnd*) ». Dans tout le répertoire sogdien les personnages de cette série d'ossuaires (six selon moi, le nombre des Amesha Spentas) sont les seuls à être figurés debout, les pieds posant à plat, alors que tous les autres dieux sont sur des chars, sur des trônes parfois localisés au Paradis par la présence de musiciens, ou flottant en l'air.

Dans chacun des domaines abordés par le texte, M^{me} Azarnouche a su mobiliser toute l'information textuelle et technique susceptible d'aider à l'intelligence du vocabulaire. Pour la botanique, en particulier, elle a bénéficié des conseils de M^{me} Suzanne Amigues. Ce texte redoutable se retrouve mis en lumière dans toutes ses parties, et restitué dans son statut de document de tout premier plan pour la connaissance de la culture aristocratique au dernier siècle sassanide.

Je m'arrête sur quelques points. P. 181, l'auteur mentionne le passage de *Ghurar* (Pseudo-Tha'ālibī, un texte arabe issu d'une source commune au traité pehlevi) selon lequel Khosrov I^{er} aurait interdit de donner une éducation soignée aux « fils du peuple », ce qu'on peut comprendre : de leur enseigner l'écriture. Je suis tenté de rapprocher du *Mēnōg ī xrad*, 50.10 : « Le péché des artisans est la mauvaise croyance. » Ces attitudes seraient-elles à comprendre dans le contexte de la répression du mouvement mazdakite, lequel aurait pu atteindre des milieux d'artisans alphabétisés sensibles aux messages de détournement du *zand*, le commentaire pehlevi du texte avestique ? Otakar Klíma, qui jadis avait fait tout ce qu'il pouvait pour proposer une interprétation marxiste du mouvement mazdakite, ne semble pas avoir exploré cette piste.

Concernant les usages alimentaires de la cour iranienne, les seuls autres textes qui informent sont d'une part dans Athénée, *Deipnosophistes*, 145e et 146c, d'autre part dans Polyen, *Stratègēmata*, IV, 3, 32, passage sans doute emprunté à Ctésias, voir S. Amigues, « Pour la table du Grand Roi », *Journal des Savants*, 2003, p. 3-59. Ces textes présentent beaucoup plus de différences que de similitudes avec celui qui nous occupe : Ctésias donne le point de vue de l'intendance, donc presque sans allusion aux recettes, le traité sassanide donne le point de vue du consommateur. Tout de même, il y a quelques points communs à relever : l'importance de la viande de gazelle (chassée ou gardée dans les parcs ?), qui apparaît ici comme l'équivalent du chevreau dans la cuisine méditerranéenne et fournit le meilleur *xamīz*, une sorte de carpaccio ; les oies engraisées ; l'utilisation de la pistache torréfiée en condiment salé et pas en pâtisserie (chez Ctésias elle sert à faire de l'huile), car *Pistacia atlantica* qui pousse spontanément en Iran est plus amère que *Pistacia vera*, le pistachier commun. Il est certes difficile de se représenter une cuisine iranienne qui ne connaissait encore ni le riz ni le safran, mais tel est pourtant le cas dans les deux textes.

Au titre des différences, on remarque que la cour achéménide ne connaît le sucre que sous les formes de la manne (« miel de rosée ») et de la mélasse de raisin, alors que dans le traité sassanide le sucre candi est bien installé (il n'est pas question du miel). Et pourtant les historiens de l'alimentation qui s'appuient sur les sources occidentales, tout en n'ignorant pas la culture de la canne à sucre dans le bas Iraq à l'époque de la conquête arabe, affirment souvent que jusqu'au XIII^e siècle elle était restée consommée seulement

comme une gourmandise que l'on dégustait crue, ou comme une préparation médicinale liée à l'école iranienne chrétienne de Gundishapur. Il y a là, me semble-t-il, un décalage d'information qu'une confrontation directe avec le travail de Samra Azarnouche devrait permettre d'évaluer et, c'est à souhaiter, de réduire.

Avec ce livre et les deux autres que j'ai présentés, nous faisons un grand pas dans notre connaissance de la civilisation iranienne de l'Antiquité tardive. »

M. Jean-Yves Tilliette, correspondant français de l'Académie, a la parole pour un hommage :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, l'ouvrage collectif intitulé *La Fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e-XVII^e siècle). Réinventions d'un mythe*, Turnhout, Brepols (« Alexander redivivus », 5), 2014, 4 volumes, 2572 pages. « De toutes les traditions issues de l'Antiquité gréco-latine, aucun récit [...] n'a connu de diffusion aussi étendue et aussi durable » (Pierre-Vidal-Naquet) que celui du règne prodigieux d'Alexandre le Grand. Cette richesse intimide. Depuis la thèse sur l'Alexandre médiéval de George Cary, mort en 1953 à l'âge de 24 ans, un ouvrage admirable mais par la force des choses lacunaire⁴, nul n'avait osé entreprendre d'offrir au public savant une vision complète de la matière. C'est le mérite de M^{me} Catherine Gaullier-Bougassas, professeur de littérature française du Moyen Âge à l'université de Lille III, d'avoir réuni sous l'égide de l'Agence nationale de la recherche une équipe très internationale de dix-sept spécialistes en vue de rassembler, et de confronter entre elles, l'ensemble des traditions historiques et légendaires qu'a inspirées, entre la résurgence vers l'An mil du roman du pseudo-Callisthène et le début de la Renaissance, ce qu'il faut bien appeler le mythe d'Alexandre, dans l'espace de l'Europe chrétienne, de l'Atlantique Nord au Caucase, de l'Islande à l'Arménie.

Les résultats de cette vaste enquête ont été publiés il y a un peu moins d'un an aux éditions Brepols, sous la forme de quatre gros volumes comptant au total près de 3000 pages. Ils offrent d'abord le panorama synthétique des œuvres médiévales dont Alexandre est le protagoniste, réparties selon quatorze domaines linguistiques – soit les textes de langue latine, française, italienne, espagnole, *aljamiada*, hébraïque, anglaise, allemande, néerlandaise, norroise, tchèque, russe et serbe, arménienne et grecque –, et de la façon dont elles s'engendrent mutuellement ou

4. G. Cary, *The Medieval Alexander*, D. J. A. Ross éd., Cambridge, University Press, 1956 [il s'agit d'une publication posthume].

interfèrent entre elles. L'intérêt de cette présentation réside notamment dans la prise en compte de documents jusqu'alors peu fréquentés par la critique, comme les textes de langue italienne, et aussi dans la mise en évidence du contraste entre un monde byzantin curieusement assez peu attentif à la matière, et l'Europe latine, où elle donne lieu à une floraison spectaculaire.

Après ce préambule, l'ouvrage s'organise en trois grandes parties. La première est consacrée à l'analyse, un domaine linguistique après l'autre, des techniques littéraires de la réécriture des sources principales, pour l'essentiel le *Roman* du pseudo-Callisthène et sa traduction latine, l'*Historia de preliis*, ainsi que leurs *parerga* (*Lettre à Aristote sur les merveilles de l'Inde*, *Dispute avec les brahmanes*), dans une moindre mesure l'*Histoire* de Quinte-Curce, des extraits de Flavius Josèphe et quelques *exempla* ; des textes doctrinaux, comme le *Secret des secrets*, "miroir du prince" traduit de l'arabe et faussement attribué à Aristote, sont également pris en considération. La sélection opérée entre les modèles, la fidélité plus ou moins grande qu'on leur manifeste, les éventuelles contaminations de l'un par l'autre, voire leur entremêlement improbable avec d'autres traditions comme celle de la geste arthurienne, les jeux de l'anachronisme, les choix stylistiques – entre vers et prose, entre une forme de l'énoncé plus narrative, plus descriptive ou plus sentencieuse – tout cela définit des protocoles de lecture et d'interprétation fort variés. Il est remarquable de constater qu'à partir d'un corpus uniforme et limité de sources, leur transposition dans les divers contextes et langues confère à l'histoire des orientations différentes. On sera ainsi sensible, pour le dire bien trop schématiquement, à l'imagination romanesque très profuse, et tirant volontiers vers la courtoisie ou vers le fantastique, des auteurs de langue française, à la tendance germanique à accentuer le caractère sacré de la mission de l'empereur, à la dimension fortement politique que prend le récit dans une Angleterre traversée par les crises au sommet du pouvoir, à l'intérêt du monde hispanique pour une sagesse "orientale".

Aussi bien l'intention didactique et idéologique qui gouverne les emplois variés de la figure d'Alexandre fait-elle l'objet des deuxième et troisième parties de l'ouvrage, sur lesquelles je passerai plus vite pour ne pas abuser du temps qui m'est imparti. Elles sont consacrées respectivement aux représentations du pouvoir (t. II) et à l'imaginaire de la connaissance savante et des lointains exotiques (t. III) que peuvent véhiculer les diverses versions de la légende. En fonction des conditions politiques qui les voient fleurir ou des attentes de leurs commanditaires, les œuvres donnent de la royauté d'Alexandre une image positive, faisant de l'élève d'Aristote le modèle du prince idéal, aussi sage et juste qu'il est vaillant, ou au contraire, mais plus rarement, s'inscrivent dans la tradition stoïcienne qui fait du conquérant, ce "brigand chanceux", un homme entièrement aliéné par sa

propre volonté de puissance. Ainsi, pour se limiter au domaine français, voit-on tour à tour Alexandre en souverain déjà laïc, autonome vis-à-vis du pouvoir clérical (le roman d'Alexandre de Paris), en agent malgré lui de la Providence divine (les chroniques en prose du XIII^e s.), en *condottiere* humaniste tenté par la démesure (à la cour de Bourgogne).

Quant à l'exploration de l'Orient extrême, une région du monde pour laquelle le corpus alexandrin constitue la principale source d'information de l'Occident chrétien, elle nourrit tant l'imagination romanesque que le savoir encyclopédique. Le goût du Moyen Âge pour les merveilles naturelles (... ou préternaturelles) s'y manifeste peu ou prou dans toutes les littératures mais offre aussi, selon les cas, l'occasion de leçons morales ambiguës, sur les méfaits de la convoitise ou les dangers de la *curiositas*. Une conclusion synthétique (p. 1713-1813) fait le point sur les étapes du développement du "mythe" (soit dit pour employer un terme cher à M^{me} Gaullier-Bougassas) et sur les inflexions qu'il prend selon les époques, les aires géographiques, les milieux de production et de diffusion, ainsi que sur les "raisons du succès", qui pourrait être lié au fait que le récit tient la balance égale entre histoire et fiction et peut être tour à tour reçu de l'un et l'autre de ces points de vue. Une très copieuse bibliographie raisonnée (p. 1827-1978) et l'index des auteurs et des œuvres concluent les trois volumes d'analyse.

Le quatrième et dernier volume a quant à lui une vocation plus documentaire. Enregistrant quantité de données positives, le plus souvent de première main, il est sans doute celui qui pourra fournir le point d'appui le plus ferme à la recherche ultérieure. Conçu comme un véritable instrument de travail, il rassemble en effet les notices détaillées des 144 œuvres prises en considération, indiquant à propos de chacune d'entre elles ce qu'il en est de son auteur et de sa datation, du milieu et des circonstances de sa composition, fournissant l'analyse précise de son contenu, l'état complet de sa tradition manuscrite ainsi que de son éventuelle postérité, et en donnant la bibliographie exhaustive.

Pour avoir dès l'origine prêté la main au projet dont les résultats sont ici livrés au public et été le témoin et l'acteur de sa lente et méticuleuse élaboration, je crois pouvoir dire que les risques de disparate et d'incomplétude qui menaçaient au départ sont dans une large mesure évités. Cette somme, outre la masse d'informations qu'elle rassemble, fournit un exemple assez rare de l'application au texte médiéval des méthodes de la littérature comparée. On aimerait qu'elle suscite des émules, par exemple du côté de la réception des légendes d'Alexandre dans les mondes arabe et persan. »
